



Dimanche II de Carême – Année B

« Il fut transfiguré devant eux. »
Mc 9, 2

En ce deuxième dimanche de Carême, comme chaque année, la liturgie nous propose de contempler la Transfiguration. Pourquoi ce mystère de lumière au milieu du Carême ?

L'orientation spirituelle de ces semaines consiste à accompagner le Christ pendant sa marche vers Pâques, que Marc présente comme une grande montée vers Jérusalem. Nous sommes au chapitre 9 de son évangile. Au chapitre suivant, Jésus part pour la Judée ; au chapitre 11, il se trouvera aux portes de la Cité sainte. Sur ce chemin vers Pâques, nous faisons avec Jésus un détour par le mont Thabor, emboîtant le pas à Pierre, Jacques et Jean. Au sommet, Jésus veut nous révéler sa Gloire, et soulever le voile qui couvre le mystère de sa personne, afin d'illuminer par anticipation le scandale de la Croix : les ténèbres à venir seront habitées par la lumière perçue sur la montagne.

À l'écoute de la Parole

Ce dimanche n'est pas seulement placé sous le signe de la Transfiguration. Chaque année, à cette époque, la liturgie nous propose également la figure d'Abraham : sa vocation (année A, Gn 12) ; l'alliance que Dieu fait avec lui (année C, Gn 15) ; le sacrifice d'Isaac, où la tension est très forte, pour cette année B. La deuxième lecture, tirée de la Lettre aux Romains, offre une clé de compréhension de la première : Abraham, par son geste, préfigurait Dieu le Père « *qui n'a pas épargné son propre Fils* » (Rm 8, 32).

➤ PREMIERE LECTURE : SACRIFICE D'ISAAC (GN 22, 1-2.9-13.15-18)

Le texte du sacrifice d'Isaac est l'un des plus dérangeants de l'Ancien Testament. Contrairement aux apparences, Dieu n'est pas cruel et ne se contredit pas. L'épisode est une préfiguration du sacrifice qu'accomplira le Christ, en parfaite union de volonté avec le Père. Mais laissons-nous saisir par la force du récit...

Imaginons un père de famille en train de raconter à son enfant – son fils unique – l'histoire du sacrifice d'Isaac. La petite tête blonde se lève tout à coup et demande candidement, droit dans les yeux : « Et toi, papa, tu me tuerais si Dieu te le demandait ? » Que répondre ? Dans *Crainte et tremblement*, le philosophe danois Kierkegaard a soulevé la question fondamentale : Abraham n'est-il pas un assassin et Dieu est-il un tyran cruel ? Écoutons-le :

« Je ne peux comprendre Abraham ; en un sens, je ne peux rien apprendre de lui sans en rester stupéfait. S'imagine-t-on qu'à considérer la fin de l'histoire, on a chance de se laisser aller à la foi, on se fait illusion, et l'on veut tromper Dieu en se dispensant du premier mouvement de la foi ; on prétend extraire du paradoxe une règle de vie¹. »

Le récit de la Genèse semble nous mettre en face de contradictions insolubles. Mais, en réalité, que demande Dieu exactement et que signifie ce récit ?

L'Ancien Testament est de bout en bout fermement opposé aux sacrifices humains, comme l'expriment très clairement le Lévitique et le Deutéronome, repris par Jérémie notamment. Mais certains passages laissent précisément supposer que ce crime abominable était commis par les rois d'Israël eux-mêmes, à l'instar des peuples païens :

« Tu ne livreras pas quelqu'un de ta progéniture pour le faire passer à Molek : ainsi, tu ne profaneras pas le nom de ton Dieu. Je suis le Seigneur. » (Lv 18, 21) « On ne trouvera chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu. » (Dt 18, 10) « Ils ont édifié les lieux sacrés du Tofeth au Val-de-la-Géhenne pour consumer par le feu leurs fils et leurs filles ; cela, je ne l'avais pas ordonné, cela n'était pas venu à mon esprit ! » (Jr 7, 31.)

Aussi le récit de Genèse 22 est-il d'abord à lire comme une condamnation claire par le Dieu d'Israël des sacrifices humains que pratiquaient les peuples cananéens et phéniciens voisins des Hébreux. C'est une invitation à passer de la conception d'un dieu païen, cruel et redoutable – qui peut encore être la nôtre par moments – au Dieu de l'Alliance qui ne veut aucun mal à ses créatures, mais cherche à les combler de bienfaits. C'est pourquoi le narrateur précise bien au début du récit : « Il arriva que Dieu éprouva Abraham et lui dit... » (Gn 22, 1) II

¹. S. Kierkegaard, *Crainte et tremblement* (trad. P.-H. Tisseau), Aubier, 1843, p. 31.

s'adresse à la sagacité du lecteur : ce qui va suivre est à lire comme une épreuve spéciale, et il ne faut surtout pas détacher le dénouement (Isaac sauvé) de l'intrigue (Isaac demandé en sacrifice).

Pour autant, depuis le point de vue subjectif du Patriarche, Dieu demande quelque chose qui est de l'ordre du sacrifice, quelque chose d'incompréhensible qui semble en contradiction avec ses propres promesses. Dans une homélie, Origène se met à dialoguer avec Abraham dans son angoisse :

« Qu'en dis-tu, Abraham ? Quelles pensées bouleversent ton cœur ? La voix de Dieu a parlé pour ébranler ta foi et l'éprouver. Qu'en dis-tu ? Qu'en penses-tu ? Est-ce que tu te ravises ? Tu te dis peut-être, en ton cœur, en réfléchissant : si la promesse m'a été donnée en Isaac et que je l'offre maintenant en holocauste, il ne me reste donc plus de promesse à attendre ? Ne penses-tu pas plutôt : il est impossible que celui qui a fait la promesse ait menti. Quoi qu'il arrive, elle demeurera². »

Quel est donc le sacrifice que Dieu demande à Abraham ? Saint Augustin nous met sur la voie lorsqu'il dit : « Il ne faut pas entendre dans un sens charnel cet ordre dont la connaissance trouble peut-être, parmi vous, des âmes peu clairvoyantes³. » Dieu veut apprendre à Abraham à se détacher de ce qui le comble humainement, pour monter plus haut et recevoir un bien plus grand héritage, une fécondité plus grande.

Dans le texte hébreu, nous retrouvons en effet au verset 2, non traduite en français, l'expression hébraïque « לך-לך, *lekh lekha* : allons, debout ! », littéralement « va vers toi-même », qui figure déjà au début du chapitre 12 lorsque Dieu appelle Abraham pour la première fois. Il s'agit donc bien d'un nouvel appel personnel. Regardons maintenant le texte en détail.

Dans la première partie du texte, Abraham et Isaac avancent ensemble. Dans la bouche d'Abraham comme dans celle de Dieu, Isaac est désigné comme « le fils » (הבן, *ha ben*). Lorsqu'il aperçoit l'endroit du sacrifice, Abraham change de terme, Isaac devient « le jeune homme » (הנער, *ha naâr*), le même terme d'ailleurs que celui utilisé pour désigner les deux serviteurs qui les accompagnent (*ha naarim*). Isaac acquiert ainsi, pour la première fois, une identité propre et autonome. Il est d'abord, comme tout homme, le serviteur de Dieu, avant d'être le fils d'un homme selon la chair.

Dans la dernière partie du texte, après le sacrifice du bélier, Isaac est bien vivant, mais il a disparu du récit pour aller vers son propre destin. L'amour exclusif et trop humain de son

². Origène, *Homélie sur la Genèse*, n° 8, PG 12, 203.

³. Saint Augustin, *Sermon II. La tentation d'Abraham* (trad. J.-B. Raulx), 1866.

père a dû mourir. C'est seul qu'Abraham retourne auprès des serviteurs et fait le chemin de retour. Mais il remporte avec lui la magnifique promesse d'une descendance sans limite, fruit de sa foi, bien au-delà de son humble désir initial. Significativement, la première nouvelle qu'Abraham apprend à son arrivée est la fécondité accordée à son frère Nahor. La bénédiction de Dieu, récompensant son sacrifice, rejaillit ainsi sur tout son entourage. Isaac réapparaîtra deux chapitres plus loin pour se marier. Entre-temps, Abraham sera encore dépouillé humainement avec la mort de Sara.

Il y a donc bien un sacrifice d'Isaac selon la chair – symbolisé par le bélier – et Isaac est rendu à Abraham. L'Ange le nomme alors à nouveau « *ton fils, ton unique* », mais il lui est rendu différent et pleinement lui-même, non plus seulement fils d'Abraham, mais aussi fils de la promesse. Tout se passe donc comme si Abraham, qui a longtemps attendu ce fils à la manière humaine tout en croyant à la promesse spirituelle, devait renoncer à ce projet humain pour que le projet spirituel s'accomplisse. Origène fait le commentaire suivant :

« Le souvenir vivant de cet amour fait hésiter la main du père qui doit immoler son fils : toute la cohorte de la chair se dresse contre la foi de l'esprit. [...] Il ne suffit pas au patriarche, pour accomplir une si grande œuvre au nom du Seigneur, de se rendre en un lieu élevé ; il lui faut gravir une montagne, ce qui veut dire : il lui faut quitter, porté par la foi, les choses de la terre pour monter vers celles d'en haut⁴. »

L'Écriture nous invite donc à pénétrer dans l'intériorité d'Abraham, dans ce sanctuaire caché de sa conscience, où il vivait dans le face-à-face avec Dieu et où il a accepté par amour l'acte héroïque qui lui était demandé. Dans la tradition juive, nous trouvons d'ailleurs une belle réinterprétation du passage ; le Talmud met sur les lèvres de Dieu cette supplication à Abraham :

« Je t'ai soumis à de nombreuses épreuves, et tu les as toutes surmontées. Maintenant, Je t'en supplie, surmonte cette épreuve pour Moi, de peur qu'on dise que les précédentes étaient sans substance⁵ ! »

Dieu propose à Abraham un amour dans la foi qui est au-delà de son amour paternel... cela lui cause tous les tourments que nous pouvons imaginer. Il s'agit bien de cela : contempler et admirer la grandeur de cette âme plongée dans la douleur et la contradiction. L'accompagner sur son chemin vers Moriah... Admirer ce « chevalier de la foi », comme le fait Kierkegaard :

⁴. Origène, *Homélie sur la Genèse*, n° 8.

⁵. Talmud de Babylone, *Sanhédrin*, 89b.

« Si je devais parler de lui, je peindrais d'abord la douleur de l'épreuve. Pour finir, je sucerais comme une sangsue toute l'angoisse, toute la détresse et tout le martyre de la souffrance paternelle pour pouvoir représenter celle d'Abraham, alors pourtant qu'au milieu de ces afflictions, il croyait. Je rappellerais que le voyage dura trois jours et un bon moment du quatrième ; et même ces trois jours et demi dureraient infiniment plus longtemps que les quelques milliers d'années qui me séparent du patriarche⁶. »

À la suite de la Lettre aux Hébreux, Origène estimait ainsi qu'Abraham avait cru, par anticipation, que son fils lui serait rendu vivant, sans savoir comment cela se ferait :

« La foi en la résurrection est apparue pour la première fois avec l'histoire d'Isaac. Abraham espérait qu'Isaac allait le ressusciter : il a eu foi que se réaliserait ce qui n'était pas encore accompli⁷. »

L'attitude de foi qui nous est proposée ici est donc d'accepter la volonté de Dieu, non seulement lorsqu'elle nous coûte, mais même lorsqu'elle semble incohérente avec le plan que Dieu a lui-même tracé. Quelles que soient ces contradictions apparentes, la promesse de Dieu se réalisera, au-delà même de ce que nous pensons. Animé d'une pareille foi, Abraham peut donc dire par anticipation, alors qu'il part sacrifier l'enfant, qu'ils reviendront tous les deux : « *Moi et le garçon nous irons jusque là-bas adorer, puis nous reviendrons vers vous.* » (v. 5) Lorsque Dieu semble retirer un bienfait, c'est pour le rendre au centuple, grâce à la foi... La foi d'Abraham entraîne une surabondance de bénédictions que la traduction rend mal. Le texte hébreu s'exprime ici de manière très particulière et dit littéralement : « Je te bénirai de bénédictions, je te multiplierai de multiplications. »

En effet, la montagne de l'immolation est devenue pour Abraham le mont où « *Dieu pourvoit* » (v. 14), avec un glissement sémantique : « pourvoir ou prévoir » traduit ici le verbe hébreu « voir », parce que Dieu voit (prévoit) la victime de l'holocauste (v. 8), Abraham a vu (aperçu) le bélier dans le buisson (v. 13), que Dieu a envoyé « *en prévision* » (v. 14) du sacrifice. Si Abraham était aveugle de douleur en montant vers Moriah, c'est le Seigneur qui l'a regardé et lui a rendu la vue : préfiguration du passage de la vue naturelle, aveugle au monde surnaturel, à la vision de foi qui dépasse les considérations rationnelles et les apparences, grâce à l'obéissance. Nous y reviendrons dans la méditation.

⁶. S. Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, op.cit., p. 47.

⁷. Origène, *Homélie sur la Genèse*, n° 8.

Rappelons maintenant comment le Nouveau Testament interprète l'histoire d'Abraham, au-delà de l'épreuve héroïquement acceptée qui l'a transformé en notre père dans la foi. La Lettre aux Hébreux va plus loin que l'exemple de vertu :

« Grâce à la foi, quand il fut soumis à l'épreuve, Abraham offrit Isaac en sacrifice. Et il offrit le fils unique, alors qu'il avait reçu les promesses et entendu cette parole : C'est par Isaac qu'une descendance portera ton nom. Il pensait en effet que Dieu est capable même de ressusciter les morts ; c'est pourquoi son fils lui fut rendu : il y a là une préfiguration. » (He 11, 17-19)

Le mystère de ce père ne s'explique pas par lui-même. Il s'agit d'un mystère en attente du grand sacrifice du Christ sur la Croix qui lui donnera son sens plénier. L'histoire d'Abraham nous permet d'entrer dans les sentiments intimes de Dieu le Père lorsque son Fils bien-aimé monte sur le Calvaire. Isaac est décrit au départ comme *« le fils unique, celui que tu aimes »*. Nous allons retrouver ces mêmes termes dans l'évangile du jour, celui de la Transfiguration. Abraham fait porter à son fils le bois pour l'holocauste comme Jésus portera sa Croix, et le texte précise à deux reprises que le père et le fils *« s'en allaient ensemble »* dans une parfaite union de volonté (v. 6.8). Entre le père et le fils, le dialogue ne cesse pas. L'inquiétude et la souffrance du fils sont celles du père, tant leur unité est parfaite. Le fils interroge et ne se plaint pas. Il est parfaitement obéissant, mais le père est aussi parfaitement disponible pour lui : *« Me voici, mon fils... »* (v. 7)

Ainsi la question posée par Isaac : *« Voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? »*, ne trouve sa réponse que des siècles plus tard, à l'aube de la Nouvelle Alliance, dans la bouche du Précurseur, avec la venue du Christ : *« Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. »* (Jn 1) Jésus accomplit alors le Psaume 39 : *« Tu ne demandais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit : voici je viens. »* (v. 8)

✠ PSAUME : *« J'INVOQUERAI LE NOM DU SEIGNEUR »* (Ps 116)

La liturgie ne choisit que trois passages du beau Psaume 116(115) qui est une prière d'action de grâce : un homme a été emporté par la maladie jusqu'aux portes de la mort, il en est revenu par grâce divine. Il se précipite donc au Temple pour remercier son Seigneur. Nous pouvons y voir un parallèle avec l'histoire d'Abraham et l'appliquer à tout homme ayant traversé une épreuve insurmontable dont Dieu lui a épargné l'issue fatale.

À travers l'épreuve terrible qu'il a traversée, le croyant, comme Abraham, a été fidèle à son Seigneur et peut s'écrier : *« Je crois, et je parlerai, moi qui ai beaucoup souffert. »* (v. 10)

Il reconnaît toutefois être passé par le doute et le sentiment de l'absurde : « *Moi qui ai dit dans mon trouble, l'homme n'est que mensonge.* » Devenir vraiment croyant ne se fait pas sans souffrance : l'équivalent des douleurs de l'enfantement pour Sarah, et un encouragement pour tous ceux qui doivent exercer la paternité spirituelle ou se mettre au service du Royaume.

Dieu, malgré les épreuves effroyables qui peuvent s'abattre sur l'homme, est le « *Dieu des vivants* », comme en témoigne l'histoire d'Isaac et comme le soulignera Jésus (Lc 20, 38). « *Il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens* », dit le psalmiste (v. 15). Dieu a donc « souffert » terriblement dans le cœur d'Abraham qui conduisait son fils au sacrifice, il souffre dans chacune de nos épreuves et il nous laisse entrevoir son propre déchirement en voyant son Fils monter sur le Calvaire...

Mais traverser l'épreuve est également une purification libératrice pour le croyant, à l'instar d'Abraham : « *moi dont tu brisas les chaînes* » (v. 16). Désormais, il jouit de l'amitié privilégiée du Seigneur, parce que « *tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique* » (Gn 22, 12).

Son action de grâce est à la fois personnelle (« *Je tiendrai mes promesses au Seigneur* », v. 18) et communautaire (« *devant tout son peuple* »). Notre assemblée liturgique est le rassemblement d'une multitude de serviteurs, dans la maison du Seigneur, pour offrir l'Eucharistie commune (action de grâce).

✠ ÉVANGILE : LA TRANSFIGURATION (Mc 9, 2-10)

Le *Compendium* du *Catéchisme* nous donne une très bonne description du mystère de la Transfiguration, en nous expliquant pourquoi nous la méditons pendant le Carême :

« À la transfiguration apparaît avant tout la Trinité : “Le Père en sa parole, le Fils dans son humanité, l'Esprit dans la nuée de lumière” (saint Thomas d'Aquin). En évoquant avec Moïse et Élie “*son départ*” (Lc 9, 31), Jésus montre que sa gloire passe par la croix ; et il anticipe sa résurrection et son retour dans la gloire, “*qui transfigurera notre corps mortel à l'image de son corps glorieux*” (Ph 3, 21)⁸. »

Dans l'évangile de Marc, cette scène se situe à un moment-clé de l'itinéraire de foi des disciples : Pierre vient de reconnaître que Jésus est le Christ (Mc 8, 29), mais il ne veut pas entrer dans le mystère pascal qui comporte l'humiliation et la mort du Maître (cf. v. 33 : « *Passe derrière moi, Satan !* »). Pourtant, Jésus explique très ouvertement que le chemin vers la gloire du Père passe par la Croix (v. 34-38).

⁸. *Compendium* du *Catéchisme* de l'Église catholique, n° 110 (« Quelle est la signification de la Transfiguration ? »).

Cette explication ne suffit pas : lorsque Pierre voit le Maître transfiguré sur la montagne, non seulement il veut retenir ce moment de bonheur (« *dressons trois tentes* »), mais il ne saisit pas la grandeur de Jésus, qu'il met au même niveau que Moïse et Élie, c'est-à-dire la Loi et les prophètes (« *une pour toi, une pour Moïse, une pour Élie...* ») : il est encore aveugle quant à sa nature divine. D'où l'excuse de l'évangéliste Marc, son secrétaire à Rome : « *Pierre ne savait que dire, tant leur frayeur était grande.* » (v. 6)

La voix divine répète alors ce qu'elle avait énoncé lors du Baptême : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* » (Mc 1, 11), insistant sur la divinité de Jésus, sa relation d'amour parfaite avec le Père et invitant les trois disciples, et nous avec eux, à s'ouvrir à la foi pleine : « *Écoutez-le !* » Cette parole fait écho à la prière juive du *Shema Israël*⁹ qui commence ainsi : « *Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un.* » (Dt 6, 4) Désormais, ce n'est plus seulement la Loi et les prophètes qu'il s'agit d'écouter, mais la Parole de Dieu faite chair en Jésus-Christ.

Le mont Moriah (Gn 22), le mont Thabor (Mc 9) : deux montagnes qui se retrouvent en vis-à-vis dans la liturgie de ce jour. Dieu convoque Abraham à Moriah pour le mettre à l'épreuve en lui demandant le sacrifice de son fils ; Dieu conduit Jésus sur le Thabor, pour révéler à ses disciples la gloire divine. Une troisième montagne est essentielle à la compréhension du texte de l'Évangile : elle n'est pas nommée, mais constitue une référence sous-jacente : le mont Sinaï.

En effet, c'est sur cette montagne sainte que Moïse a eu la charge d'amener le peuple délivré d'Égypte, pour y établir l'Alliance à travers le don de la Loi, la promesse de la Terre et l'offrande de taureaux en holocauste sur l'autel (Ex 24). On trouve dans ce récit un certain nombre de similitudes avec notre page d'évangile :

« *Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmène, eux seuls, à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux.* » (Mc 9, 2)

« *Moïse gravit donc la montagne, et la nuée recouvrit la montagne, la gloire du Seigneur demeura sur la montagne du Sinaï, que la nuée recouvrit pendant six jours. Le septième jour, le Seigneur appela Moïse du milieu de la nuée.* » (Ex 24, 15-16)

Par ailleurs les principaux éléments du passage de l'Exode se retrouvent dans l'histoire d'Abraham : le Patriarche obéit à un ordre divin comme Moïse ; Isaac prend la place de la

⁹. Le texte hébreu dit exactement : « *L'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un* ». Suite de la prière du Shema : « *Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, avec tout ton pouvoir. Que les paroles que Je t'adresse aujourd'hui soient sur ton cœur. Tu les enseigneras à tes fils, tu en parleras assis dans ta maison, en marchant sur le chemin ton coucher et à ton lever. Tu les attacheras en signe sur ta main et elles seront comme frontaux entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes* ».

victime sacrée, avant d'être lui-même remplacé *in extremis* par un bélier ; la promesse divine est renouvelée : « *Parce que tu as fait cela... je te comblerai de bénédictions... par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre.* » (Gn 22, 16-18)

Après la cérémonie de l'Alliance en Exode 24, les Anciens d'Israël avaient été invités à monter sur le Sinaï, avec Moïse, pour contempler Dieu : « *Ils virent le Dieu d'Israël. Sous ses pieds, il y avait comme un pavement de saphir, aussi pur que le ciel même.* » (Ex 24, 10) Pierre, Jacques et Jean sur le Thabor ressemblent à ces Anciens, puisqu'ils sont eux aussi introduits dans la sphère divine : une expérience mystique semblable, où l'Ineffable se cache derrière les pieds du Saint d'Israël ou les vêtements de Jésus. Le même langage se retrouvera dans les visions de l'Apocalypse, puis dans la littérature mystique.

✠ DEUXIEME LECTURE : « IL N'A PAS EPARGNE SON PROPRE FILS » (Rm 8, 31-34)

Saint Paul, qui cherche à galvaniser la foi et la confiance des croyants, établit un parallèle entre le mystère du sacrifice d'Isaac (Gn 22) et l'événement de la Transfiguration (Mc 9).

D'une part, le mystère de la Croix montre que Dieu, dans sa paternité, est allé plus loin qu'Abraham : « *Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous.* » (Rm 8, 32) La conséquence est immédiate : si son amour pour nous a été si extrême, comment pourrions-nous douter qu'il nous donnera tout ce dont nous avons besoin ?

Il y a là un mystère qui va bien au-delà de nos capacités d'imagination. Saint Jean-Paul II l'exprimait ainsi dans une homélie :

« Quand Dieu a demandé ce sacrifice à Abraham, il voulait en somme préparer la conscience du peuple élu au sacrifice que, plus tard, son Fils allait accomplir. Dieu a épargné Isaac, et il a épargné également le cœur d'Abraham, son père. Mais Lui, "il n'a pas épargné son propre Fils" ! Abraham est devenu "père de notre foi", parce que, avec son consentement immédiat au sacrifice de son fils Isaac, il a annoncé le sacrifice du Christ qui constitue un moment-sommet sur les voies de la foi de toute l'humanité. Nous en sommes tous conscients. Cette conscience vivifie nos âmes tout particulièrement durant le Carême. Cette conscience modèle notre vie chrétienne dès ses racines les plus profondes. Elle la modèle du début à la fin¹⁰. »

D'autre part, la Transfiguration a manifesté la gloire du Christ, qui trouvera son apogée lors de la Résurrection et de l'Ascension. En descendant de la montagne, les trois disciples

¹⁰. Pape Jean-Paul II, Homélie, 11 mars 1979.

privilegiés « *se demandaient entre eux ce que voulait dire : ressusciter d'entre les morts* » (Mc 9, 10). Leur esprit ne pourra s'ouvrir à ce mystère qu'en rencontrant le Christ ressuscité, comme l'a expérimenté Paul, à sa façon, sur le chemin de Damas. Désormais, « *il intercède pour nous* » (Rm 8, 34) et nous obtient la justification : comment pourrions-nous redouter les jugements humains ?

Contemplons donc ensemble ces trois icônes de l'Histoire sainte : Abraham, Moïse et Jésus. L'offrande rituelle du sacrifice (Moïse) est portée à un cas extrême d'obéissance (Abraham), avant de devenir réalité poignante au Golgotha ; le désir de contempler la Gloire divine, réalisé partiellement pour Moïse qui parlait avec Dieu face à face (Ex 33, 11), tandis qu'Abraham restait dans l'obscurité d'une foi nue, s'accomplit parfaitement en Jésus, l'Homme-Dieu dont toute la personne est l'image du Père (Mc 9). C'est pourquoi la liturgie byzantine lui élève cette belle prière :

« Tu t'es transfiguré sur la montagne, et, autant qu'ils en étaient capables, tes disciples ont contemplé ta Gloire, Christ Dieu, afin que, lorsqu'ils Te verraient crucifié, ils comprennent que ta passion était volontaire et qu'ils annoncent au monde que Tu es vraiment le rayonnement du Père¹¹. »



¹¹. Liturgie byzantine, citée par le *Compendium* au même endroit.

Méditation

Gravir la montagne avec les disciples

Prenons le chemin du Thabor, en compagnie de Pierre, Jacques et Jean, et demandons d'accueillir cette expérience très particulière que Jésus a réservée à ces trois disciples. Elle nous a été relatée pour fortifier notre foi et éclairer notre compréhension. Pourquoi Jésus les emmène-t-il sur une haute montagne, à l'écart ? Il veut leur révéler sa gloire, c'est-à-dire la pleine réalité de sa personne, normalement inaccessible aux yeux humains, parce qu'il sait que la Croix arrive. Leur ascension est la nôtre et nous pouvons appliquer la page d'évangile de ce dimanche à notre vie spirituelle.

Écoutons, tout d'abord, le pape saint Léon le Grand nous indiquer la juste perspective théologique :

« Le Seigneur découvre donc sa gloire en présence de témoins choisis et il éclaire d'une telle splendeur cette forme corporelle qui lui est commune avec tous que son visage devient semblable à l'éclat du soleil en même temps que son vêtement est comparable à la blancheur des neiges. Sans doute cette transfiguration avait surtout pour but d'ôter du cœur des disciples le scandale de la Croix, afin que l'humilité de la passion volontairement subie ne troublât pas la foi de ceux à qui aurait été révélée l'excellence de la dignité cachée. Mais, par une égale prévoyance, il donnait du même coup un fondement à l'espérance de la sainte Église, en sorte que tout le corps du Christ connût de quelle transformation il serait gratifié, et que les membres se promissent pour eux-mêmes de participer à l'honneur qui avait resplendi dans la tête. À ce sujet, le Seigneur lui-même avait dit, parlant de la majesté de son avènement : *“Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père”* (Mt 13, 43)¹². »

Le but de la Transfiguration est donc clair : faire naître et grandir les vertus théologiques des disciples, les faire cheminer dans la foi au Fils de Dieu, dans l'espérance de la gloire à venir et dans l'amour pour celui que le Père leur donne comme *« l'image du Dieu invisible »* (Col 1, 15).

Les textes de ce jour nous invitent à l'aventure spirituelle, à travers le dépouillement, puis la découverte du visage du Seigneur. Une première question s'impose : sommes-nous prêts à cette aventure, à nous hisser vers les réalités d'en-haut et à nous laisser envahir entièrement par cette lumière ? Ne préférons-nous pas très souvent que le Christ nous éclaire à la marge,

¹². Saint Léon le Grand, *Sermons*, tome III (38-64), n° 38, coll. « Sources chrétiennes » n° 74, Cerf, 1976, p. 17.

d'une lumière tamisée et non aveuglante ? Pour beaucoup, le Christ reste un simple guide, un maître de vie... Or, il est beaucoup plus : le Seigneur de gloire. Mais sa gloire, lorsqu'elle paraît, envahit toute chose et peut nous effrayer dans un premier temps. Qu'en est-il pour nous ?

DEPOUILLEMENT ET EPREUVE DE LA FOI

Essayons d'appliquer les enseignements du passage de la Genèse à notre vie spirituelle : il nous montre la nécessité du détachement et la purification des relations humaines, à travers la foi en Dieu. Saint Thomas More, père de famille, saint et martyr, a trouvé en Abraham une attitude à suivre ; lui-même a vécu, dans des circonstances dramatiques, ce qu'il écrivait :

« Alors, apprenons à aimer en tout temps, comme nous devrions aimer : Dieu par-dessus toute chose, et toutes les autres choses à cause de lui. Car tout amour qui ne se rapporte pas à cette fin, c'est-à-dire à la volonté de Dieu, est un amour tout à fait vain et stérile. Tout amour que nous portons à une créature quelconque et qui affaiblit notre amour envers Dieu est un amour détestable et un obstacle à notre marche vers le ciel. Dans l'amour que vous portez à vos enfants, que votre tendresse ne vous empêche jamais, au cas où Dieu vous le commanderait, d'être prêt à en faire le sacrifice, comme Abraham était prêt à sacrifier son fils Isaac. Et puisque Dieu ne le fera pas, offrez votre enfant au service de Dieu d'une autre façon. Car tout ce que nous aimons et qui nous fait enfreindre un commandement divin, si nous l'aimons plus que Dieu, c'est un amour mortel et condamnable¹³. »

Sans l'épreuve de Genèse 22, Abraham aurait été tenté de se focaliser humainement sur Isaac, d'en faire le centre de son existence personnelle, alors que sur lui reposaient les promesses du Seigneur. Or, Dieu est « jaloux », il ne veut pas d'idolâtrie, mais désire la première place dans nos cœurs, non pour les rendre prisonniers, mais parce que lui seul peut les combler : il éprouve Abraham pour le détacher et lui apprendre à aimer vraiment son fils et son Dieu. Nous vivons parfois ces moments difficiles dans la vie spirituelle où le Seigneur nous arrache ce qui nous semble le meilleur, pour nous attacher à lui. Un auteur franciscain nous l'explique merveilleusement en faisant parler saint François :

« Pour suivre l'appel de Dieu, l'homme se donne à fond à une œuvre. Il le fait passionnément et dans l'enthousiasme. Cela est bon et nécessaire. Seul l'enthousiasme est créateur. Mais créer quelque chose, c'est aussi la marquer de son empreinte, la faire sienne, inévitablement. Le serviteur de Dieu court alors son plus grand danger. Cette œuvre qu'il a accomplie, dans la mesure où il s'y attache, devient pour lui le centre du monde ; elle le met dans un état

¹³. Saint Thomas More († 1535), *Traité sur la Passion. Le Christ les aima jusqu'au bout*, homélie 1.

d'indisponibilité radicale. Il faudra une effraction pour l'en arracher. Grâce à Dieu, une telle effraction peut se produire. Mais les moyens providentiels mis alors en œuvre sont redoutables. Ce sont l'incompréhension, la contradiction, la souffrance, l'échec. Et parfois jusqu'au péché lui-même que Dieu permet. La vie de foi connaît alors sa crise la plus profonde, la plus décisive aussi. Cette crise est inévitable. Elle se présente tôt ou tard et dans tous les états de vie. L'homme s'est consacré à fond à son œuvre ; et il a cru rendre gloire à Dieu par sa générosité. Et voici que tout à coup Dieu semble le laisser à lui-même, ne pas s'intéresser à ce qu'il fait. Bien plus, Dieu semble lui demander de renoncer à son œuvre, d'abandonner ce à quoi il s'est dévoué corps et âme durant tant d'années dans la joie et dans la peine. *“Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, et va-t'en au pays de Moria, et là, offre-le en holocauste...”*¹⁴ »

Nous pouvons nous demander, à notre tour, qui est pour nous le fils unique, « celui que nous aimons », celui que nous ne voulons pas sacrifier. Ce peut être un lien affectif, même légitime, qui empêche la pleine réalisation du plan de Dieu sur nos personnes ; un enfant dont nous refusons le chemin particulier ; un mariage qui a mal tourné et dont nous ne supportons pas l'échec ; l'exil de notre patrie, les revers de fortune, un échec professionnel, ou bien une charge, une mission, notre renommée, nos biens matériels ou intellectuels, nos conditions de vie, notre santé... Au soir de nos existences, ce sera notre vie biologique elle-même qu'il faudra rendre, afin que se réalise en nous quelque chose de plus grand, la vie éternelle et l'union à Dieu.

Il arrive aussi que nous soyons frappés par des épreuves terribles que nous percevons comme des sacrifices cruels imposés par Dieu, à qui nous avons du mal à pardonner car nous souffrons trop... Le Seigneur semble se contredire. C'est souvent le cas lors de la perte insoutenable d'un proche – en particulier d'un enfant. Dieu souffre alors avec nous. Le texte de la Genèse nous dit clairement qu'un tel sacrifice n'est pas voulu par Dieu, qu'il est la conséquence du mal introduit dans le monde ; même s'il se produit, Dieu garde la maîtrise finale de toute chose. Nous sommes alors invités, comme Abraham, à lever dès maintenant les yeux vers le ciel, vers une autre réalité, celle de l'accomplissement parfait de la Promesse dans la vie éternelle. Dieu nous demande de croire, si nous le pouvons, que l'être aimé ne nous est pas arraché puisqu'il nous reste uni dans l'amour de Dieu, qu'il nous sera rendu pour quelque chose de plus grand car Dieu n'annule jamais les dons qu'il nous fait. Il nous dit également qu'il va, dès cette vie, nous bénir tout particulièrement en raison de cette épreuve incompréhensible à vue humaine.

¹⁴. É. Leclerc, *Sagesse d'un pauvre*, DDB, 1991, p. 123-124.

CONTEMPLER DANS LA NUIT

Face à un événement aussi déroutant que la Transfiguration, l'attitude de Pierre est révélatrice : il ne comprend rien et fait une proposition inadaptée. Marc le souligne : « *Il ne savait que répondre.* » (Mc 9, 6) Un peu auparavant, Jésus dénonçait son attitude trop humaine de rejet de la Passion : « *Tes pensées ne sont pas celles de Dieu* » (Mc 8, 33) ; un peu après, Pierre partagera la perplexité de ses compagnons qui « *se demandaient entre eux ce que signifiait "ressusciter d'entre les morts"* » (9, 10). Lenteur de l'esprit humain à entrer dans la foi et difficulté toute naturelle à suivre la logique divine.

Étonnamment, Jésus ne cherche pas à dissiper son ignorance, bien au contraire : dans son explication en descendant de la montagne, il le laisse encore plus perplexe, avec cette fameuse expression « *ressusciter d'entre les morts* ». En ce sens, Pierre ressemble à Abraham, qui obéit dans la nuit de la foi, sans pouvoir trouver d'explication. Pourtant, la nuit est vraiment lumineuse pour Pierre, puisqu'il voit Jésus transfiguré et qu'il entend la voix du Père. Excès de lumière qui conduit à la cécité ? C'est ce que nous explique saint Jean de la Croix, lorsqu'il nous introduit à la « montée du Carmel », l'ascension spirituelle :

« [La foi] nous fait croire des vérités révélées par Dieu même qui sont au-dessus de toute lumière naturelle et excèdent incomparablement la portée de tout entendement humain. De là vient que cette lumière de foi est pour l'âme comme une obscurité profonde parce que le plus absorbe le moins et lui est supérieur. La lumière du soleil éclipse toutes les autres lumières, celles-ci ne paraissent plus quand celle-là brille et s'impose à notre puissance visuelle ; aussi son éclat, au lieu de favoriser la vue, éblouit plutôt parce qu'il est excessif et trop disproportionné avec la puissance visuelle. Ainsi en est-il de la foi : sa lumière, par son excès, opprime et éblouit la lumière de notre entendement ; de lui-même il ne s'étend qu'à la science purement naturelle, bien qu'il ait une aptitude pour l'acte surnaturel quand il plaira à Notre-Seigneur de l'y élever¹⁵... »

Lorsque le récit du sacrifice d'Isaac arrive à son dénouement, Abraham sort de l'obscurité de la foi pour recevoir une nouvelle révélation divine : ce sont les mêmes verbes qui reviennent, puisqu'il entend par deux fois la voix de l'ange (Gn 22, 11.15), et qu'il « *lève les yeux et voit un bélier* » (Gn 22, 13). Cette coïncidence n'est pas fortuite : voir et entendre sont les verbes-clés de la contemplation, par laquelle nous tendons à voir le Père et à entendre sa volonté, à travers Jésus, visage du Père et irradiation de sa gloire.

¹⁵. Saint Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre II, chap. 2.

La nouvelle vue d'Abraham, acquise par la souffrance, préfigure la vision par la foi, qui requiert une véritable nuit de l'intelligence spirituelle. Ce n'est alors plus seulement l'intelligence qui perçoit la vérité, mais le cœur. L'intelligence n'a plus part à la connaissance intellectuelle de Dieu, qui se fait alors directement. La méditation – qui fait intervenir l'intelligence – cède la place à la contemplation où le cœur atteint intuitivement les réalités de foi.

Les réactions finales de Pierre et d'Abraham sont similaires : l'Apôtre est saisi par une grande paix et voudrait la retenir : « *Il est heureux que nous soyons ici ; faisons donc trois tentes...* » (Mc 9, 5), tandis que le Patriarche oublie les affres du chemin et reçoit la fécondité divine : « *une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel* » (Gn 22, 17). Puis il offre en sacrifice le bélier, dans le même mouvement spirituel que le Psaume 116 de la messe : « *Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce, j'invoquerai le nom du Seigneur.* » (v. 17)

Ces itinéraires de deux géants de la foi nous montrent comment entrer dans la contemplation : l'adoration jaillit dans leur cœur, après l'épreuve et la manifestation de Dieu pour Abraham, au sein de la nuée glorieuse pour Pierre, tout simplement parce que « Dieu est Dieu », et qu'ils ont perçu quelque chose de sa grandeur et de sa beauté. Il a subjugué leur liberté et les a amenés à un acte d'adoration gratuite. Péguy a chanté cette attitude libre et adoratrice de l'homme, en faisant parler poétiquement Dieu lui-même :

« Comme leur liberté a été créée à l'image et à la ressemblance de ma liberté, dit Dieu, / Comme leur liberté est le reflet de ma liberté, / Ainsi j'aime à trouver en eux comme une certaine gratuité / Qui soit comme un reflet de la gratuité de ma grâce, / Qui soit comme créée à l'image et à la ressemblance de la gratuité de ma grâce. / J'aime qu'en ce sens ils prient non seulement librement mais comme gratuitement. / J'aime qu'ils tombent à genoux non seulement librement mais comme gratuitement. / J'aime qu'ils se donnent et qu'ils donnent leur cœur et qu'ils se remettent et qu'ils s'apportent et qu'ils estiment non seulement librement mais comme gratuitement. / J'aime qu'ils aiment enfin, dit Dieu, non seulement librement mais comme gratuitement¹⁶. »

Invitation à la contemplation, donc : c'est le Père lui-même qui nous attire, lorsque nous l'entendons dire sur le Thabor : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le.* » (Mc 9, 7) Commentant ces paroles, le pape Benoît XVI nous invite à vivre le Carême comme un temps d'écoute de l'Écriture :

¹⁶. C. Péguy, *Les saints innocents*, dans *Œuvres poétiques complètes*, coll. « La Pléiade », Gallimard, 1941, p. 720-721.

« Ces paroles [du Père] nous invitent à quitter la rumeur du quotidien pour nous plonger dans la présence de Dieu : Il veut nous transmettre chaque jour une Parole qui nous pénètre au plus profond de l'esprit, là où elle discerne le bien et le mal et affermit notre volonté de suivre le Seigneur¹⁷. »

Si nous n'allons pas à l'écart et ne gravissons pas le Thabor, le Seigneur ne pourra pas se révéler à nous. Prenons donc toujours plus le temps de la prière, en particulier de cette prière gratuite où, cessant de demander et de parler, nous attendons tranquillement tout de Dieu. Peu à peu – ce peut aussi être subitement, même si cela est plus rare – la grandeur et la gloire du Christ vont se révéler à nous et nous émerveiller ; nous rechercherons de plus en plus ces moments d'union avec sa divinité...

NOUVELLE FECONDITE

L'épreuve, qui s'apparente à une mort, est aussi la condition et le gage d'une nouvelle fécondité : Abraham devient, par Isaac, le père d'une multitude, de même que saint François, après l'épreuve terrible de la division de son ordre, devient véritablement « notre père François », suivi par des générations de religieux au long des siècles. Ce fut aussi le cas de Jean de la Croix : après avoir réalisé la réforme du Carmel avec Thérèse d'Avila, il est arrêté, à l'instigation des Carmes non-réformés, puis confiné dans un cachot où il souffre physiquement du froid, de la faim et des violences des geôliers... Il se voit refuser la lecture de la Bible et est incité à renier la réforme qu'il a conduite. Il en tirera ses plus beaux poèmes et pages mystiques, avant d'être réhabilité de son vivant ; il deviendra l'un des plus grands maîtres de spiritualité de tous les temps.

De l'épreuve à la fécondité : c'est le mouvement même du psaume que nous avons chanté à la messe, qui passe de l'épreuve à l'action de grâce « *devant tout le peuple* » (v. 18). Comme nous l'explique le pape Benoît XVI :

« Le Psaume, toujours à travers les paroles de l'orant, se termine en évoquant à nouveau le rite d'action de grâce qui sera célébré dans le cadre du temple (cf. v. 17-19). Sa prière se placera ainsi à un niveau communautaire. Son histoire personnelle est racontée afin qu'elle constitue pour tous une incitation à croire et à aimer le Seigneur. En toile de fond, nous pouvons donc apercevoir le peuple de Dieu tout entier alors qu'il rend grâce au Seigneur de la vie, qui

¹⁷. Pape Benoît XVI, Message pour le Carême 2011.

n'abandonne pas le juste dans l'abîme obscur de la douleur et de la mort, mais le guide vers l'espérance et la vie¹⁸. »

Nouvelle fécondité, donc, qui est la conséquence et le fruit de l'épreuve de la foi. Lors de la Transfiguration, les disciples ne sont pas conscients de la grandeur du mystère, comme nous-mêmes peinons à voir, au sein de l'épreuve, les semences de vie que le Seigneur dépose dans nos âmes.

Cela se reflète dans les expressions choisies par l'évangéliste Marc : « *Une nuée les couvrit* [νεφέλη ἐπισκιάζουσα, *néféle épiskiazousa*] *de son ombre* » (Mc 9, 7), qui est similaire à celle employée par Luc lors de l'Incarnation : « *La puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre* [δύναμις ὑψίστου ἐπισκιάσει σοι, *dunamis upsistou épiskiasei soi*]. » (Lc 1, 35) Elle renvoie également à la « nuée » de la gloire divine dans l'Exode qui couvre la Tente de la Rencontre (Ex 40, 35). Le message est clair : le Dieu de la vie ne cesse de bénir et de rendre fécond son peuple.

La bienheureuse Conchita Cabrera († 1937) reçut de Jésus une révélation sur la fécondité des prêtres qui reprend cette image :

« L'ombre qui a enveloppé Marie lors de l'Incarnation est la même que celle qui enveloppe le prêtre à la messe. Qui songe à cette ombre féconde du Père qui engendre éternellement et constamment son Verbe et, en lui et par lui, tout ce qui est, a été et sera ? Qui songe à le remercier pour les grâces et mérites de ce même Verbe ? Ma fille, je désire que mes prêtres pensent à cette ombre féconde du Père, qui les enveloppe depuis toute éternité pour leur communiquer le germe de la fécondité sainte et virginale de la Trinité et aussi qu'ils comprennent qu'ils doivent reproduire en eux l'image même de Dieu [...]. Dis aux prêtres de penser à cette ombre bénie qui les couvre plus que toutes les autres âmes. Dis-leur que c'est une ombre de lumière, de pureté et que c'est celle de la tendresse de l'Esprit Saint¹⁹. »

En marche vers Pâques, aux côtés de Jésus qui monte à Jérusalem, nous sommes en même temps compagnons d'Abraham et nous reprenons cette exclamation de Paul (dans la seconde lecture) qui nous ouvre à une espérance sans limite :

« *Que dire après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ?* » (Rm 8, 31-32)

¹⁸. Pape Benoît XVI, Audience Générale, 25 mai 2005.

¹⁹. J. Gutierrez Gonzalez, *Conchita Cabrera de Armida : au cœur du mystère eucharistique*, coll. « Saints du monde », Téqui, 2004.

Saint John Henry Newman commentait ainsi ces paroles de Paul, qui peuvent nous aider à conclure notre méditation :

« S’Il est au milieu de nous, qui nous repoussera ? Si le Christ est mort et ressuscité, quelle mort peut nous atteindre, bien que nous ayons à mourir chaque jour ? Quelle douleur, souffrance, humiliation ou épreuve qui ne se termine comme les siennes par une résurrection perpétuelle dans le monde nouveau, et par une approche incessante vers lui ? Il a donné sa bénédiction à ses apôtres, et ils l’ont répandue sur toute la surface de la terre jusqu’à ce jour. La voici : “*Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde vous la donne*” (Jn 14, 27) ; “*Dans le monde, vous aurez des tribulations, mais courage, j’ai vaincu le monde !*” (Jn 16, 33.)²⁰ »

²⁰. J. H. Newman, *Pensées sur l’Église*, Cerf, 1956, p. 301.